

MORPHINE



SPECTACLE SYMPTÔME # 2

LA COCAÏNE

SOMMAIRE

- | | |
|---|-----|
| 1. Générique | p2 |
| 2. Introduction : Morphine, « un spectacle symptôme » | p3 |
| 3. Intentions | p5 |
| 4. Espace et lumières | p10 |
| 5. L'équipe | p12 |

GENERIQUE

MORPHINE Un spectacle « symptôme »

D'après Morphine de Mikhaïl Boulgakov

Mise en scène, adaptation NINA VILLANOVA

Avec MARINE BEHAR – JULIE CARDILE – GREGOR DARONIAN KIRCHNER

Création lumière SÉBASTIEN LEMARCHAND

Scénographie EMMA DEPOID - NINA VILLANOVA

Production LES PIERRES D'ATTENTE

Soutien THÉÂTRE STUDIO

Remerciements La dôze Cie / Atelier du théâtre de La colline

INTRODUCTION

Morphine est un « spectacle symptôme » qui s'interroge, entre esthétique et politique, sur les stratégies contemporaines des pouvoirs à l'œuvre dans nos sociétés capitalistes. Ma recherche part avant tout d'un constat sensible.

Je suis née en 1990, quelques mois après la chute du mur de Berlin. J'ai poussé mon premier cri dans les décombres du capitalisme triomphant. Des ruines pour terrain de jeux, j'ai grandi dans une « période de mutations », comme ils disent, « une période de crise ». Crises idéologiques, économiques, écologiques, technologiques, crise, crise, crise désormais devenue la norme. J'ai entendu « La fin de l'histoire », j'ai lu « La mondialisation heureuse » et j'ai vu l'avènement du néolibéralisme corrosif, de la globalisation financière et de la culture de masse planétaire et standardisée. En déployant mes ailes, tant bien que mal, dans cette modernité marchande, j'ai pu apercevoir dans certains conteneurs joliment délavés, une passagère clandestine : la cocaïne.

C'est à la lueur de cette substance/symptôme, objet d'étude de *Morphine*, que s'éclaire une société malade de ses contradictions. Une société amorphe et apathique où l'on prend de la coke pour travailler pour prendre de la coke pour travailler.

Si la cocaïne semble aujourd'hui une substance emblématique du capitalisme radical, c'est qu'elle agit de manière transversale et à différentes échelles. Démocratisée à partir du milieu des années 90, sa consommation touche désormais un large spectre social dont les usages sont tout aussi multiples. De la personnalité politique et médiatique aux travailleurs précaires, en passant par les artisans ou commerçants, la distinction classique et binaire entre classes ne tient plus, et il semblerait qu'on assiste à une forme de précarité généralisée.

Serait-elle, cette précarité, devenue la norme, elle aussi ?

L'augmentation de la consommation de cocaïne n'est elle pas le signe d'un paradoxe contemporain, où remède et poison s'indéterminent, générant une perte de repères ?

Au creux de ces contradictions, ne pouvons-nous pas trouver des forces créatrices qui donnent à notre errance une joie nouvelle ?



GORDON MATTA-CLARK

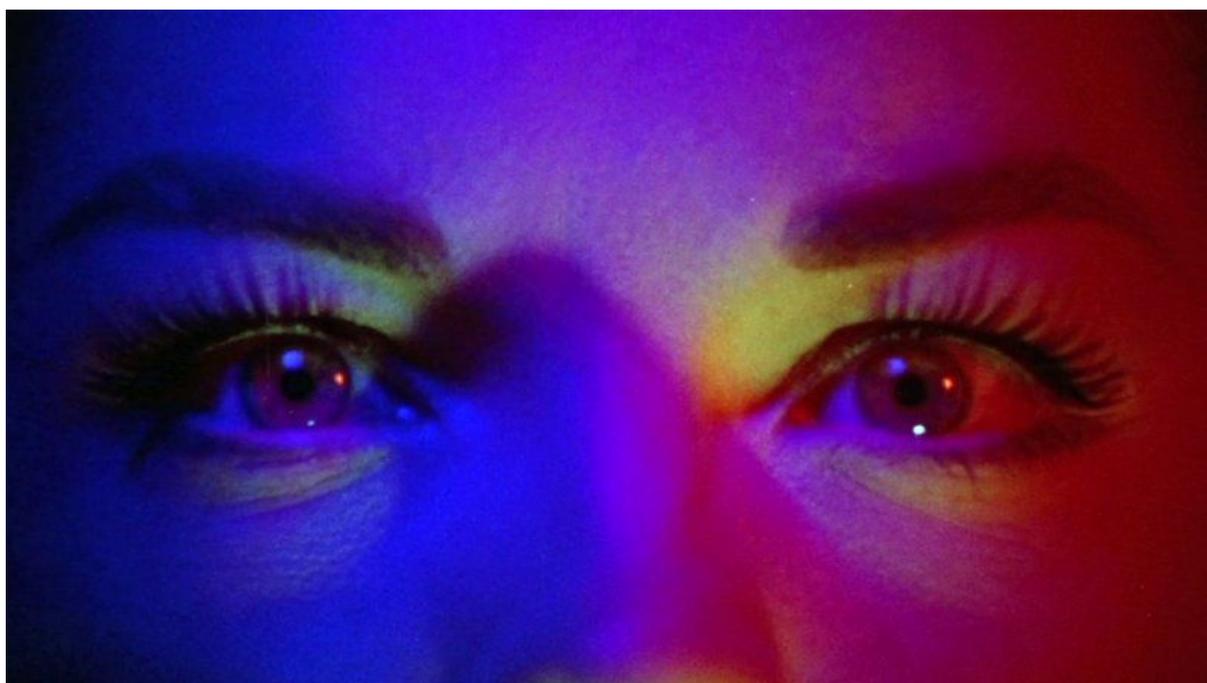
Oui, lecteur, innombrables sont les poèmes de joie ou de chagrin qui se sont gravés successivement sur le palimpseste de votre cerveau, et comme les feuilles des forêts vierges, comme les neiges indissolubles de l'Himalaya, comme la lumière qui tombe sur la lumière, leurs couches incessantes se sont accumulées et se sont, chacune à son tour, recouvertes d'oubli. Mais à l'heure de la mort, ou bien dans la fièvre, ou par les recherches de l'opium, tous ces poèmes peuvent reprendre de la vie et de la force. Ils ne sont pas morts, ils dorment. On croit que la tragédie grecque a été chassée et remplacée par la légende du moine, la légende du moine par le roman de chevalerie ; mais cela n'est pas. A mesure que l'être humain avance dans la vie, le roman qui, jeune homme, l'éblouissait, la légende fabuleuse qui, enfant, le séduisait, se fanent et s'obscurcissent d'eux-mêmes. Mais les profondes tragédies de l'enfance, – bras d'enfants arrachés à tout jamais du cou de leurs mères, lèvres d'enfants séparées à jamais des baisers de leurs soeurs, – vivent toujours cachées, sous les autres légendes du palimpseste. La passion et la maladie n'ont pas de chimie assez puissante pour brûler ces immortelles empreintes.

Les Paradies artificiels – CHARLES BAUDELAIRE

INTENTIONS

Morphine est un spectacle sur la cocaïne, ou plus précisément, *à partir d'elle*. C'est *à partir de* la cocaïne, comme point de départ et de rupture, que nous tentons de penser le monde.

Ce spectacle symptôme sera fait de divers matériaux entremêlés, sculptant ainsi une forme polyphonique : retranscription d'entretiens faits avec des jeunes toxicomanes né.e.s dans les années 90, extraits d'écrits sur la cocaïne de Virginie Despentes et Sigmund Freud et *Morphine* de Mikhaïl Boulgakov. C'est par un travail de montage – écrire et agencer – que je tisse les mailles du spectacle, lui donnant une surface, une forme sensible. Composée de deux parties aux durées asymétriques, *Morphine* est une forme de 75 minutes. Ces deux parties sont elles mêmes divisées en plusieurs sous-parties que j'appelle « unités ».



L'ENFER H-G Clouzot

Il ne faut pas dire que le passé éclaire le présent ou que le présent éclaire le passé. Une image, au contraire, c'est ce en quoi l'Autrefois rencontre le Maintenant dans un éclair pour former une constellation. En d'autres termes, l'image est la dialectique à l'arrêt. Car, tandis que la relation du présent avec le passé est purement temporelle, continue, la relation de l'Autrefois avec le Maintenant présent est dialectique. Ce n'est pas quelque chose qui se déroule, mais une image saccadée.

Walter Benjamin, Paris, capitale du XIX^e siècle

La première partie (50 min env) est construite comme une montée/ascension/crescendo. C'est le temps de la toute puissance qui se déploie, de l'idole immuable et rayonnante qui cache son piédestal fragile. Ça va vite, ça clignote et ça flash, les ruptures sont radicales, les couleurs claquantes et éblouissantes. Tout semble plus beau, joyeux et sublime, plus clair et saisissable. C'est un rythme saccadé, haletant et vacillant qui est recherché. C'est le temps du grand spectacle.

C'est dans cette première partie que se déploie l'oeuvre de Mikhaïl Boulgakov. Publié en 1927, le récit se déroule dix ans plus tôt, lors de la révolution russe. Un homme souffre, le docteur Poliakov, médecin de campagne en proie à la morphine. Il écrit au docteur Bomgard, un confrère, quelques heures avant de se tirer une balle et lui laisse le journal de sa lente agonie. Il ne s'agit pas d'adapter l'oeuvre mais plutôt de se mettre en rapport avec elle et d'être attentive à l'écho acide qui résonne encore, un siècle plus tard :

Difficulté à vivre dans un monde en pleine mutation, à suivre la cadence.

Sentiment d'impuissance.

Isolement, esseulement et repli sur soi.

Autodestruction.

Incommunicabilité.

Indistinction entre remède et poison.

Besoin de fuir, besoin d'air, besoin d'une chambre à soi.

Manque, « craving » insatiable.

Nostalgie du passé et peur du futur.

C'est la fabrication d'espaces polysémiques qui structure la première partie. Tout est dé/construit à vue par l'acteur et l'actrice, ce qui nous permet d'opérer une mise à distance critique. Nous tentons de discerner ce qui se cache derrière le symptôme, ce qui se tait dans le silence des pages arrachées du journal du médecin morphinomane. Nous tentons de comprendre ce qui, dans la révolution russe et ce qui s'en est suivi jusqu'à la chute du mur de Berlin, structure encore aujourd'hui notre rapport au monde.

Cette construction à vue, nous permet de ne pas tomber dans le fatal écueil qui consiste à utiliser les outils/armes de ce qu'on dénonce et, par là même, de reproduire ce qu'on voudrait précisément critiquer/détruire. Au contraire il s'agit ici de prendre nos distances avec l'illusion et la fiction, avec l'idole, avec l'image et, ce faisant, de mettre le public dans une place active.



UNTER THE VOID Gaspard Noé

« Je demande à voir le discours qu'on aura là-dessus dans dix ans, quand on commencera à payer les dégâts. Et pas seulement des attaques cardiaques sur des gens de 55 ans. On ne parle pas de toutes les sinistres que ça va créer. C'est la drogue du suicide absolu. »

Virginie Despentes, 2006

La deuxième partie (25 min env) est celle de la chute de l'idole, de la déchéance, du déchet, de la dépression, de la descente. On discerne les ruines, elles nous apparaissent sans faux semblant, crues et lucides et c'est dans ces décombres, qu'une jeune femme née en 1990 se met à témoigner. C'est d'aujourd'hui qu'elle nous parle et de son rapport à la toxicomanie. En témoignant elle continue à essayer de comprendre ce qui s'opère dans l'addiction à la cocaïne, drogue phare de notre époque ultra capitaliste. La solitude, le désamour, la sexualité, l'injonction à la performance, la culpabilité...

La lumière est blafarde, elle écrase tout et déchire le voile du grand spectacle clignotant de la première partie. Le public est allumé au même titre que la scène. Nous sommes dans le même espace/temps, celui des ruines. Plus d'idole, plus de représentation ni de fantasme mais des ruines, des déchets, des corps fatigués et précaires. Quelques échos parfois avec l'Autrefois, quelques résurgences, comme un cri dans la nuit, puis plus rien. La puissance et l'excitation de la première partie, laisse place à l'impuissance écoeurante.

Et vice versa.

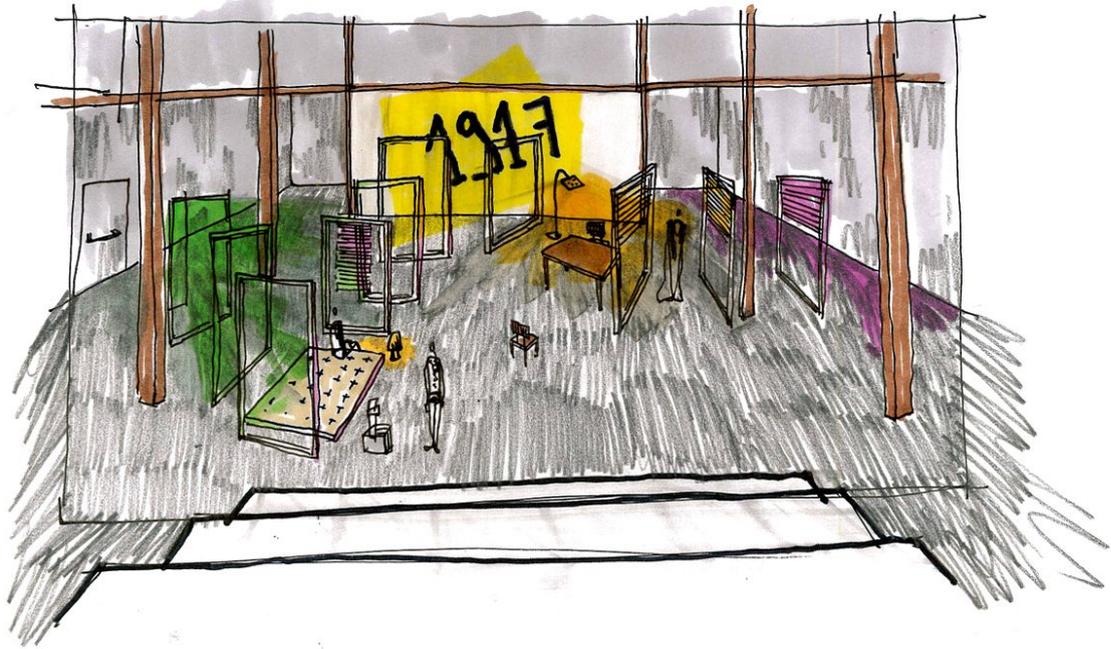


Camille Henrot

“La première fois, j’ai pris 0,05 g de cocainum muriaticum dans une solution à 1% d’eau, alors que j’étais d’une humeur maussade due à la fatigue [...]. Quelques minutes après l’absorption, on a un soudain sentiment de gaieté, puis de légèreté. [...] Au cours de cet état lié à la cocaïne et dont la définition reste approximative, intervient ce que l’on a considéré comme l’effet merveilleusement stimulant de la coca. Un travail de longue haleine, d’une grande intensité intellectuelle ou musculaire, est exécuté sans fatigue, et on ne ressent plus le besoin de se nourrir ou de dormir qui surgit généralement de façon impérative à certaines heures de la journée. Avec de la cocaïne, on peut manger copieusement et sans dégoût quand on y est invité, mais on a clairement la sensation de ne pas avoir eu besoin de ce repas. [...] J’ai testé sur moi environ une douzaine de fois le fait que la coca protège de la faim, du sommeil, de la fatigue et stimule le travail intellectuel.”¹⁾

A propos de la coca, Sigmund Freud, 1884

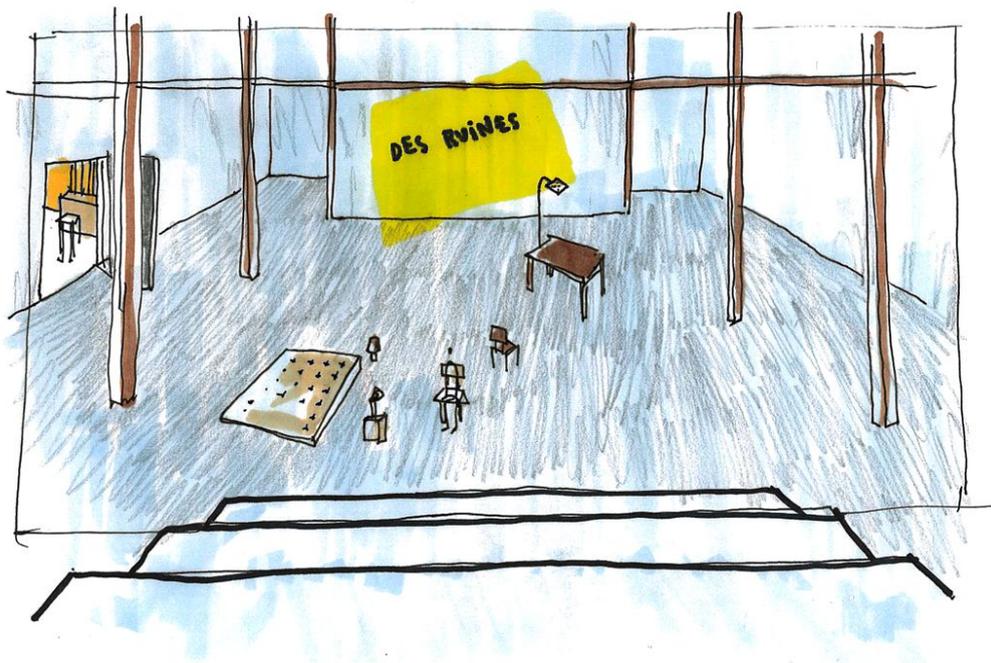
Espace et lumière



PARTIE 1 : AUTREFOIS

Il s'agit d'œuvrer à l'intérieur d'espaces précaires et de rendre à la fragilité sa puissance de déflagration.

Si la lumière est à la fois peinture et pinceaux, l'espace, lui, est la toile. Il s'agit de le penser comme on pense les limites d'un cadre, et si débordement il y a, il sera celui de la lumière ou des acteur/trices. Pensé comme une surface/support sur lequel la lumière vient se jeter, se déposer et s'accrocher, il doit permettre des cadrages et décadrages, gros plans et plans lointains, accélérations et ralentis, associations entre espace 2d et 3d, l'Autrefois et le Maintenant.



PARTIE 2 : MAINTENANT

Si la scénographie et la lumière sont pensées à partir de l'architecture du Théâtre Studio d'Alfortville, théâtre à l'âme singulière, il s'agit cependant d'envisager sa transposition dans des lieux tout aussi singuliers. Je pense ici à des centres de désintoxication, des hôpitaux psychiatriques, des lycées et des centres sociaux.

L'équipe



NINA VILLANOVA commence une formation professionnelle en 2009 au Studio de formation théâtrale de Vitry. Elle y fera sa première mise en scène, une adaptation du Horla d'après de Guy de Maupassant. En 2012, elle intègre l'ensemble 22 de l'ERAC. Elle y rencontre Cécile Pauthe, Richard Sammut, Alain Zaepffel, Catherine Germain, Valérie Dreville, et Julien Gosselin. En 2015, dans le cadre de son cursus, elle adapte et met en scène L'attrape-cœur de J.D Salinger. Sortie diplômée de son école, elle jouera dans Das ist die galerie mise en scène par Linda Duskova au

nouveau théâtre de Montreuil. En 2016, elle sera actrice dans la série Pragmatic Chaos réalisée par Virgile Fraisse lors de l'exposition Labor Zéro Labor à la Friche Belle de Mai. En novembre 2017 elle crée TriumVirus au Théâtre Studio d'Alfortville. Il s'agit du premier « spectacle symptôme » de la compagnie LES PIERRES D'ATTENTE qu'elle crée en 2018 Dans la continuité de cette recherche sur les stratégies des pouvoirs à l'œuvre dans nos sociétés capitalistes, elle créera Morphine (Spectacle Symptôme numéro 2 sur la cocaïne) en novembre 2018 et À notre impossible en 2020 qui s'interrogera sur la notion d'état d'exception.



JULIE CARDILE est née à Nice en 1990, dans cette même ville elle suit de 2007 à 2012 les cours du Conservatoire d'art dramatique dirigés par Cyril Cotinaut. Elle joue dans les premières pièces du collectif La Machine notamment ProZak et C.O.C dont elle signe la co-écriture avec Felicien Chauveau. Elle est reçue à l'ERAC en 2012, dirigée par Richard

Sammut, Christian Esnay, Thomas Gonzales, Agnès Regolo, Cécile Pauthe, Laurant Gutman, Catherine Germain, Valérie Dreville, Grégoire Ingold, Jean-François Peyret, Judith De Paule, Julien Gosselin... Depuis sa sortie en 2015, elle collabore à l'écriture de La soucoupe et le perroquet et joue dans les créations, Rapsodie – titre provisoire et Trium-virus mises en scène par Nina Villanova, ainsi que pour différentes compagnies, dont Les Estivants, actuellement en année de « Convivance artistique » au 3Bis F, et La Machine qu'elle retrouve avec Les Bonnes de Jean Genet. Parallèlement à son activité de comédienne, Julie écrit des nouvelles, dont certaines font l'objet d'adaptations, de performances, de courtes pièces ou encore de court-métrages.



Après un master d'Economie et Sciences sociales, MARINE BEHAR intègre Le Studio de Formation théâtrale, à Vitry sur Seine où elle travaille avec Sandrine Lanno, Vincent Debost, Sabrina Baldassara et Florian Sitbon. Parallèlement, elle travaille en prison, au centre de détention Sud francilien de Réau pendant 3 ans et anime des ateliers de Théâtre avec L'Indicible Compagnie, La Ferme du Buisson et Joël Jouanneau. Elle entre ensuite au Conservatoire d'art dramatique de Lyon et travaille avec Pierre Kuentz, Magali Bonat, Lancelot Hamelin, Philippe Minyana, Laurent Brethome et Stéphane Auvray-Nauroy. Elle en sort en 2016 et travaille désormais avec Gwenaël Morin.

GREGOR est acteur. Il se forme à L'École du Studio Théâtre d'Asnières avant d'intégrer L'École Régionale d'Acteurs de Cannes Marseille dont il sort diplômé en 2015. Il s'y est notamment formé au contact de l'actrice Valérie Dréville et des metteur-se-s Célie Pauthe, Julien Gosselin, Judith Depaule et Jean-François Peyret. Il aura l'opportunité d'y créer sa première mise en scène ON N'EST PAS ÇA POUR LÀ, une fable d'anticipation, proposant une approche trash et lyrique des questions de genre. En 2018, il participe à des ateliers de recherche dirigé par les metteurs en scène Robert Cantarella et Krystian Lupa, dont les approches conceptuelles et spirituelles du processus créatif imprègnent aujourd'hui sa démarche. Dans sa volonté d'ancrer sa pratique dans des champs artistiques multiples, Gregor fonde TRANS IDEAL, une structure de création transdisciplinaire. Avec elle, il co-signera en 2019 un projet mêlant concert et théâtre : FARF IS A..., et créera SHAKING (titre provisoire), une performance de danse pour nightclub. Il écrit par ailleurs pour le cinéma et développe actuellement LAISSEZ MOI LA NUIT, son premier projet de film court.





EMMA naît à Paris en 1994 ; dans cette même ville elle étudie à l'école Boule puis à l'école Duperré avant d'entrer à l'école du TNS (groupe 43) en section scénographie-costumes. Elle y travaille comme scénographe pour les créations de Lazare, Aurélie Droesch, Camille Dagen, Kaspar Tainturier-Fink et Julien Gosselin; participe à plusieurs stages avec Delavallet Biediefono, choreigraphe congolais (Au-delà / festival d'Avignon/ 2013), Fabrice Murgia, sur ces mise en scène de Notre peur de n'être et Black Clouds (Théâtre National de Bruxelles/2014/2016) ; avec l'éclairagiste Philipe Berthomé à l'Opéra du Rhin en 2016 et avec Guillaume Vincent, metteur en scène du Songes et Métamorphoses au théâtre de l'Odéon/2016). Emma crée tout récemment la structure de création Animal Architecte dont la première création est Durée d'exposition, une mise en scène de Camille Dagen /Carreau du temple /octobre 2017. Elle crée la scénographie de Triumvirus, Morphine et À notre impossible pour Nina Villanova metteure en scène associée au Théâtre Studio d'Alfortville.

Elle réalise également la scénographie d'Ivanov de Tchekhov, mis en scène par Christian Benedetti pour le Théâtre de l'Athenée et de Bamako-Paris, une mise en scène de Cécile Cottet.

Après une licence d'Arts du spectacle obtenue en 2013 à l'université d'Artois à Arras SEBASTIEN intègre le TNS en section régie d'où il sort en 2016. Au cours de cette formation il s'intéresse plus spécialement à la lumière et à la régie générale et travaille auprès d'Anne Théron, Thomas Joly, Christophe Rauck et Caroline Guiela Nguyen. Après sa sortie il crée la lumière des spectacles: Ogres de Yann Verburgh mis en scène par Eugen Jebeleanu, Cabaret dans le ghetto de Wladislaw Szlengel mis en scène par Justine Wojtiniak, L'Espace Furieux de Valère Novarina et Maladies ou femmes modernes d'Elfriede jelinek mis en scènes par Mathilde Delahaye, Point de non-retour écrit et mis en scène par Alexandra Badea. Il a également été assistant lumière en création puis régisseur lumière en tournée pour Anna Karénine de Léon Tolstoï mis en scène par Gaëtan Vassart, Bluebird de Simon Stephens mis en scène par Claire Devers et Saïgon écrit et mis en scène par Caroline Guiela Nguyen. Prochainement il réalisera des créations lumière pour Maxime Contrepois (Après la fin de Dennis Kelly) en janvier 2019 , Christelle Harbonn (Epoque-moi) en mars 2019, Eugen Jebeleanu (Itinéraires) en mai 2019).



CONTACT

lespierresdattente@gmail.com

06.59.41.18.71